

quelques orientations actuelles des recherches sur l'archipel des Comores

L'archipel des Comores comprend quatre petites îles volcaniques, situées entre Madagascar et l'Afrique orientale, dans la partie nord du canal de Mozambique : Ngazidja ou la Grande Comore, Ndzuwani ou Anjouan, Maore ou Mayotte, Mwali ou Mohéli.

Les recherches sur l'archipel connaissent actuellement un dynamisme particulier. La plus grande partie de ces recherches, dans le domaine des sciences de l'homme, est effectuée dans le cadre d'une formation du C.n.r.s. : la R.c.p. 716, dirigée par Georges Boulonier et Paul Ottino.

Cette formation, dont le siège est dans la région parisienne (1), a pour titre : **Islam et réseaux d'échanges dans l'océan Indien occidental**. Principale formation de recherches travaillant sur l'océan Indien, cette formation, qui comprend plus de trente chercheurs, compte parmi ses membres trois chercheurs comoriens. En outre, treize autres de ses membres (français, américains et malgache) ont effectué des missions de recherches dans l'archipel, au cours de ces dernières années. Sur place aux Comores, la R.c.p. 716 collabore étroitement avec le **Centre national de documentation et de recherche scientifique**.

Alors que pendant des décennies, les chercheurs qui se sont intéressés à l'archipel ont été relativement peu nombreux, les ouvrages les plus marquants n'ayant pas été rédigés par des spécialistes mais par des amateurs passionnés, on a pu assister, ces derniers temps, à une polarisation nouvelle en direction des Comores, des préoccupations de divers universitaires qui, jusque-là auraient plutôt eu tendance à tourner leurs regards vers les terres plus vastes de Madagascar et du continent africain.

Nous avons déjà eu l'occasion d'attirer l'attention sur l'accroissement subit

du nombre des publications scientifiques et des thèses concernant les Comores qui en a résulté (2). Depuis, ce phénomène n'a fait que s'accroître. Il peut être illustré, notamment, par la liste des ouvrages parus depuis 1979, que nous plaçons en annexe de ce texte (3). On imagine le nombre des articles isolés qui ont pu être publiés pendant le même temps !

Il nous paraît intéressant, en introduisant ce dossier sur les Comores, d'indiquer, tout d'abord, les raisons générales qui nous incitent à considérer ces îles de l'océan Indien occidental comme un domaine de recherches particulièrement digne de mobiliser l'attention des chercheurs. En second lieu, nous nous efforcerons de donner une idée plus concrète du contenu de ces recherches, en évoquant les principaux axes suivant lesquels elles se développent actuellement.

optique générale

Les raisons qui font qu'à nos yeux l'archipel des Comores constitue un champ de recherches d'un intérêt tout à fait exceptionnel sont liées, d'une part, à la nature des données qui peuvent y être récoltées, d'autre part, à la façon particulière dont ces données nous paraissent devoir être analysées.

Il est certain, tout d'abord, que l'histoire et les caractéristiques culturelles de ces îles sont relativement peu

connues — au sens où ce qui a été écrit sur elles présente un retard considérable par rapport à ce qui est disponible sur la plupart des pays. De plus, beaucoup d'affirmations les concernant méritent d'être vérifiées et approfondies. De tels arguments, auxquels nous ne pouvions pas ne pas être sensible, lorsque nous avons entrepris des recherches sur l'archipel en 1972, restent encore dans une large mesure valables aujourd'hui, malgré l'effort collectif déjà accompli.

Mais il n'existe pas seulement un vide à combler : il y a aussi des trésors à découvrir. En effet, même si l'histoire de l'Archipel n'est sans doute pas d'une très grande profondeur chronologique, et si, par exemple, sur le plan architectural, on y observe des réalisations moins prestigieuses qu'ailleurs, sa richesse culturelle est très grande sur d'autres plans — notamment sur celui de la littérature et des traditions orales.

En tout cas, les îles Comores, même si on peut les considérer comme une sorte de « avancée océanique » de l'aire de civilisation swahili, avec laquelle elles offrent beaucoup d'affinités, constituent, grâce à leur situation insulaire à plusieurs centaines de kilomètres des côtes africaines, un ensemble culturel bien défini, qu'il importe d'étudier en tant que tel. La plupart des apports de populations et d'éléments culturels qu'elles ont reçus, au cours des siècles, ne sont pas, en dépit de l'importance de la référence idéologique à certains d'entre eux, restés « plaqués » sur la société ; ils ont été intégrés, contribuant à lui donner une configuration originale. Cette spécificité a été favorisée par le fait que ces îles, avant la colonisation européenne, n'ont été soumises à la domination marquée d'aucune puissance extérieure (4).

Précisément, sur le plan théorique, les amalgames culturels qui ont été

(1) 8, avenue du Général-Leclerc, 92100 Boulogne.

(2) Boulonier Georges : « Recherches récentes sur l'archipel des Comores (publications 1974-1977) », *Asie du Sud-Est et Monde insulindien*, IX, 1-2, 1978, pp. 99-108 ; et Boulonier Georges : « Thèses et mémoires universitaires sur les Comores », *Journal des africanistes*, 49 (1), 1979, pp. 173-177.

(3) Sur ces douze volumes, sept ont été édités par des membres de la R.c.p. 716.

(4) Que ce soit celle de Zanzibar ou de Madagascar.

réalisés dans l'Archipel sont intéressants à analyser par rapport aux différentes sociétés d'origine. En effet, il est rare qu'un système ait été adopté en bloc; au contraire, des éléments variés peuvent se trouver juxtaposés, malgré les contradictions apparentes qu'ils présentent parfois. Il en résulte des équilibres qui peuvent d'ailleurs varier d'une île à l'autre.

Il va de soi qu'il est indispensable, pour avoir une intelligence réelle des phénomènes étudiés, de découvrir l'origine de tous les éléments impliqués, et donc de mettre l'accent sur les recherches **comparatives**. Cependant, dans un domaine comme celui de l'océan Indien, où les navigations abolissent d'une certaine manière les distances, cette origine peut avoir à être recherchée dans des mondes culturels très lointains et complètement différents. Aussi, comme le soulignait, à juste titre, Paul Ottino, au cours d'un colloque sur les méthodes de l'anthropologie (5), de telles recherches nécessitent-elles, pour aboutir véritablement, « un immense effort collectif d'érudition », portant sur l'ensemble des sociétés de ce domaine.

A propos des îles Comores, nous sommes conduits, néanmoins, à privilégier, parmi ces apports, ceux qui proviennent du monde arabo-persan. Mériterons-nous alors d'être taxé d'« arabo-centrisme culturel » ? Non, car les Comores sont des îles totalement musulmanes, et ce choix méthodologique n'a rien à voir, par exemple, avec l'appréciation que portait sur les différentes civilisations un auteur tel que Gustave Julien, lorsqu'il écrivait, à propos de la présence — marginale — de l'Islam à Madagascar : « C'est la première civilisation digne de ce nom qui ait laissé une empreinte profonde dans ce milieu malayo-polynésien teinté d'africanisme » (6). Aux Comores, cette étude particulière des apports — directs ou indirects — arabo-persans (7) nous est dictée par la culture et l'idéologie locales, et par le discours des habitants de ces îles, qui s'y réfèrent constamment.

D'ailleurs, cette influence des Arabo-Persans ne s'est pas limitée aux traits culturels qui leur appartenaient en propre. Maurice Lombard avait insisté, il y a longtemps, sur le rôle qu'ont joué ces navigateurs, dans l'océan Indien et ailleurs, en diffusant certains produits matériels et traits culturels d'origine diverses, à l'inté-

rieur des réseaux dont ils assuraient le fonctionnement.

Enfin, il faut noter que certaines études réalisées aux Comores peuvent projeter un éclairage sur d'autres sociétés de l'océan Indien, dans la mesure où certains éléments culturels issus de ces sociétés ont pu avoir dans l'archipel une survie prolongée, qui permet de les y examiner aujourd'hui, alors qu'ils ont pratiquement disparu dans leur pays d'origine.

grands thèmes

Il nous paraît commode de distinguer sept thèmes principaux, parmi les recherches actuelles qui sont conduites dans l'archipel des Comores, étant entendu qu'il peut y avoir des recoupements entre certains de ces thèmes, aussi bien au niveau de la récolte des matériaux que de l'exploitation des résultats.

recensement des sources extérieures

Pour les périodes anciennes, divers textes des écrivains arabes mentionnent des îles de l'océan Indien occidental, qui peuvent avoir été les Comores. L'étude critique et une nouvelle traduction de certains de ces textes a été entreprise par François Viré.

En second lieu, des enquêtes sont en cours pour identifier et recopier toutes les archives des pays riverains de l'océan Indien concernant les Comores, et comprenant notamment : des généalogies, des correspondances de sultans, des données sur des événements et des personnages, etc.

Par ailleurs, on sait que les Comores, et surtout l'île d'Anjouan, ont constitué à partir du début du XVI^e siècle, une escale très fréquentée par les Européens sur la « route des Indes ». Il en a résulté un très grand nombre de journaux de voyages et de descriptions concernant ces îles, donnant parfois d'utiles indications sur les habitants.

Une petite partie de ces textes européens a été publiée, en même temps que ceux relatifs à Madagascar, dans la fameuse **Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar**, qui avait été éditée au début de ce siècle à l'initiative d'Alfred Grandidier. Malheureusement, cette série d'ouvrages, qui avait l'avantage de faire connaître l'existence de certains textes, comportaient de graves défauts et insuffisances, qui ont été rappelés par Vin-

cent Belrose-Huyghues et Lucile Rabearimanana (8). En particulier, dans le cas des Comores, de très nombreux textes — déjà édités ou disponibles en archives — avaient été omis.

Nous travaillons à une nouvelle récapitulation de ces textes relatifs aux Comores, en vue de leur édition chronologique fractionnée.

traditions orales et manuscrits comoriens

Les manuscrits historiques disponibles sur place, qui sont en relativement petit nombre, ont commencé à faire l'objet d'éditions et d'études critiques, depuis quelques années. Ces textes, toujours transcrits en caractères arabes, peuvent avoir été rédigés dans plusieurs langues. Les uns sont en arabe, comme celui traduit par Rotter et Zaouali, et celui traduit par Gaba; d'autres sont en comorien, comme celui traduit par Allibert, Ahmed Chamanga et Boulonier, et celui traduit par Sultan Chouzour; d'autres enfin sont en swahili, comme celui traduit par L. Harries, et par Ahmed Chamanga et Gueunier, ou celui traduit par Damir et Ottino, etc. Ces textes sont en général peu anciens. Ils se présentent d'ordinaire comme la transcription de traditions orales.

Par ailleurs, des enquêtes intensives sur les traditions orales sont réalisées, notamment, sous la direction de Damir.

Ces différents matériaux, exploités convenablement, devraient permettre la reconstruction d'une histoire de l'archipel plus riche, sur le plan comorien, que celle contée, par exemple, en ce qui concerne le XIX^e siècle, dans l'ouvrage monumental de Jean Martin, qui est en cours d'édition, et qui est surtout une histoire de la colonisation.

archéologie

Même si certaines traditions n'hésitent pas, par exemple, à faire remonter

(5) L'anthropologie en France : situation actuelle et avenir, Paris, C.N.R.S. (« Colloques internationaux », 573), 1979, pp. 163-167 et 356.

(6) Julien Gustave : « L'habitation indigène dans les possessions françaises : Madagascar », *La Terre et la vie*, 2, 1931, pp. 98-111.

(7) Qui ne doit pas nous faire perdre de vue les autres influences.

(8) Belrose-Huyghues (V.) et Rabearimanana (L.) : « L'histoire malgache en quête de ses sources », *Recherche, Pédagogie et Culture*, 50, 1981, pp. 38-41.

le peuplement des Comores à l'époque du prophète Salomon, et leur islamisation au premier siècle de l'Hégire, il est évident que l'historien a besoin de preuves concrètes, permettant d'étayer les données du peuplement et des caractéristiques culturelles correspondant aux différentes époques. Aussi avons-nous souhaité, depuis des années, qu'un programme de recherches archéologiques puisse se développer dans l'Archipel.

Des inscriptions anciennes ont été relevées, sur des monuments comoriens, par B.G. Martin et G.S.P. Freeman-Grenville. Ce travail, réalisé dans le cadre d'une recherche globale sur la côte d'Afrique, concrétisait un vœu formulé dès 1924 par Louis Massignon.

Des études architecturales de monuments anciens (mosquées, restes de fortifications) ont été effectuées, notamment, par Pierre Vérin et Henry Wright.

Mais surtout, la première véritable reconnaissance archéologique de l'une des îles de l'archipel (l'île de Mayotte) a été réalisée en 1975 par Susan Kus et Henry Wright. Cette prospection a permis aux auteurs de définir provisoirement, à l'aide des tessons de poteries recueillis sur 120 sites de l'île, une série de phases culturelles, échelonnées entre le VIII^e ou le IX^e siècle, et la fin du XIX^e siècle.

Ces recherches, poursuivies par Henry Wright à Mayotte, Anjouan et la Grande Comore en 1980 et 1981, et complétées par celles de Claude Chaudet et Pierre Vérin à Mohéli, ont permis de constater, notamment, en fondant la chronologie sur les poteries importées, que, dès le IX^e ou le X^e siècle, une même phase culturelle, dénommée « Dembeni », était répandue dans tout l'archipel. Cette phase présentait des affinités est-africaines. Les traces d'un site islamique pouvant être attribué au XIII^e siècle ont, en outre, été étudiées à Mayotte par Henry Wright, et d'autres recherches sont effectuées dans cette île par Claude Allibert.

Ces recherches, qui n'en sont en quelque sorte qu'à leurs débuts, permettront, espérons-le, de découvrir des témoignages plus anciens, qui auront été sauvés de l'usure du temps. Elles vont permettre, par ailleurs, d'avoir des indications sur l'évolution de l'habi-

tat, des cultures et de l'alimentation, etc., au cours des siècles.

anthropologie sociale

Ces recherches portent sur l'organisation sociale et politique traditionnelle, ainsi que sur l'idéologie qui la sous-tend, et sur certaines pratiques sociales (rites de possession, fêtes de mariage, etc.). Elles sont effectuées à la fois sur des données actuelles et sur des données anciennes fournies par les traditions orales (par exemple, à propos des anciennes guerres entre sultans).

Jon Breslar et Michael Lambek ont travaillé dans l'île de Mayotte, respectivement dans un village de langue comorienne et dans un village utilisant un dialecte malgache.

D'autres recherches sont réalisées par Geneviève et Georges Bouludier, Sultan Chouzour, B.A. Damir et Paul Ottino, à Anjouan, et surtout à la Grande Comore. En particulier, dans cette dernière île, des études vont se poursuivre sur le système des *inya*, qui correspond à une filiation matrilineaire, et pose donc un problème particulièrement intéressant en pays musulman.

technologies et systèmes de connaissance

Diverses recherches sont réalisées dans ce domaine. Elles portent, notamment, sur certains objets matériels : instruments de musique, bijoux, embarcations, etc. Dans l'étude concernant ces embarcations traditionnelles, a été montrée la tendance historique — qui s'est déplacée de Madagascar vers les Comores — du remplacement de la pirogue à double balancier par celle à simple balancier.

D'autres travaux portent sur certaines pratiques alimentaires et médicales (G. Bouludier), l'ethnobotanique, et sur des domaines tels que l'astrologie, les techniques de navigation astronomique et les calendriers (F. Viré et J.-C. Hébert). En particulier, J.-C. Hébert a montré que le calendrier comorien du *mwaha* ou *nairuzi*, dont le jour de l'an est tombé, cette année, le 27 juillet, se raccorde à l'ancien calendrier persan de l'« ère de Yazdegerd », qui n'existe plus dans l'Iran actuel, puisque le jour de l'an y est fixé à l'équinoxe de printemps.

littérature orale

Des proverbes de Mayotte ont été étudiés par Sophie Blanchy, et un recueil de chansons de la Grande Comore et d'Anjouan a été établi, notamment, par B.A. Damir.

Des textes de contes ont été édités par Claude Allibert, M. Ahmed Chamaga, Marie-Françoise Rombi et Noël Gueunier.

En outre, des recherches comparatives ont été effectuées sur certains thèmes particuliers de la littérature orale : étude sur le thème africain du « monstre dévorant » (Paul Ottino), étude sur certains thèmes islamiques associés à l'activité volcanique de la Grande Comore, ou sur les récits rapportant l'introduction de l'Islam dans cette île. Dans cette dernière étude (G. Bouludier), a été mise en évidence une similitude de thèmes avec certains récits rapportant le même événement en Indonésie.

linguistique

Il a souvent été écrit, notamment par des auteurs résidant à Madagascar, que la langue des Comoriens était le swahili. En réalité, il n'y a pas d'intercompréhension entre les locuteurs comoriens et swahili. Cependant, l'affirmation erronée de ces auteurs s'explique par le fait que le comorien est, malgré tout, une langue bantou assez proche du swahili, et surtout par le fait que le swahili a anciennement été en usage — mais comme *lingua franca*, et non comme langue du pays — aux Comores, jusqu'à son remplacement progressif par le français comme langue officielle.

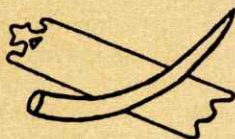
Ce malentendu sur la nature du comorien a d'ailleurs été entretenu involontairement par le R.P. Sacleux qui, dans son dictionnaire swahili-français, a mentionné à la fois des termes en swahili des Comores et en comorien...

Diverses études sur les problèmes lexicaux, la grammaire et l'écriture — arabe et latine — du comorien ont été publiées récemment par Marie-Françoise Rombi, M. Ahmed Chamaga, Noël Gueunier, Jean-Luc Sibertin et Michel Lafon.

Georges Bouludier

(Voir bibliographie en bas de page 119).

le Centre national de documentation et de recherche scientifique



Aussi surprenant que cela puisse paraître, il n'existait aux Comores, jusqu'en 1979, aucune bibliothèque publique où les comoriens ou les étrangers de passage auraient pu avoir accès aux publications anciennes ou modernes concernant l'archipel.

De même, les Comores étaient parvenues à l'indépendance, en 1975, sans qu'aucun musée n'y abrite des témoignages de l'histoire et de la culture particulière de ces îles, ni certains éléments représentatifs de leur milieu naturel.

Cette situation découlait d'un contexte colonial, dans lequel les Comores ne constituèrent longtemps que des « dépendances » de Madagascar, et où il fallait se rendre à Tananarive pour trouver la moindre chose sur ce microcosme tropical, que les passagers de la ligne de Madagascar des messageries maritimes avaient la possibilité d'entr'apercevoir à la faveur d'une brève escale.

Vues de Tananarive, les Comores jouissaient d'un statut ambigu. D'une part, en raison à la fois de leur petitesse et de leur culture radicalement différente de celle de la Grande-Ile, elles pouvaient passer, dans le cadre de celle-ci, pour quantité négligeable.

D'autre part, à cause précisément de cette spécificité culturelle, elles exerçaient une sorte de fascination. Dans certains cas, cette dernière avait des effets négatifs. Il faut voir, par exemple, avec quelle horreur certains missionnaires et politiciens parlaient de ces « bastions de l'islam » ! (1). Mais cette fascination pouvait aussi avoir des aspects positifs, et conduire certains

chercheurs à s'intéresser particulièrement à l'Archipel. Cependant, cet intérêt s'est toujours manifesté d'une manière exclusivement centrifuge (2).

Lors de l'une de nos premières missions de recherches aux Comores, nous avons proposé aux pouvoirs publics de participer à la création d'un musée local, auquel serait associé un centre de documentation (3). Malheureusement, ce projet qui a reçu un accueil très favorable, n'a pas pu, pour des raisons économiques, être réalisé immédiatement.

Ce n'est que six ans plus tard, grâce notamment au concours accordé par l'Unesco dans le cadre de son « Programme de participation », qu'une institution nationale, dépassant nos premières espérances, a pu être créée officiellement. En effet, c'est au mois de janvier 1979 qu'un décret du gouvernement Comorien a donné le jour au **Centre national de documentation et de recherches sur les Comores**,

comportant les quatre sections suivantes :

- Archives nationales;
- Bibliothèque nationale;
- Centre de recherches sur les traditions orales;
- Musée national (4).

Installé à Moroni, capitale de la République fédérale islamique des Comores, cet établissement, dont l'apparition a réjoui tous ceux qui s'intéressent aux Comores, a, depuis cette date, grâce au dynamisme de son directeur, M. Ben Ali Damir, joué un rôle sans cesse croissant dans la vie intellectuelle du pays.

Ayant bénéficié de différentes aides, il a pu acquérir une série d'équipements modernes, et participer à divers travaux scientifiques, en collaboration avec des chercheurs étrangers.

En 1982, il a pris le nom de **Centre national de documentation et de recherche scientifique**. Enfin, au mois de mars 1983, il a obtenu de s'installer dans des locaux plus vastes et mieux situés, dans lesquels ses différentes sections pourront mieux s'épanouir.

Bien que sa vocation soit multidisciplinaire, ce centre privilégie les recherches sur la société de l'Archipel. L'emblème qui lui a été choisi représente : d'une part, l'ancienne corne d'appel (**mnangodji**), utilisée par les rois, à l'époque précoloniale; d'autre part, la planchette coranique (**uwao**), qui symbolise (cf. le sigle ci-dessus) l'importance primordiale de l'Islam dans l'Archipel.

Georges Boulonier

(1) Voir, en particulier, Y.-G. Paillard : « Les colonisateurs et les « Arabo-Mulsumans », de Madagascar à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle : un mythe commode », in : *Le monde Arabe et l'Océan Indien (XIX^e-XX^e siècle)*, Aix-en-Provence, I.H.P.O.M., 1983, pp. 93-139.

(2) Nous savons, par exemple, qu'une salle des Comores a été aménagée, il y a près d'un demi-siècle, à l'intérieur du musée de Tananarive. Cette salle a été décrite par Urbain Faurec, dans son ouvrage : *Le Palais de la Reine à Tananarive et les Pavillons Royaux d'Ambohimanga*, Tananarive, 1937, pp. 73-81.

(3) Boulonier Georges et Boulonier-Giraud Geneviève, *Projet de Musée Archéologique et Ethnographique des Comores*, Moroni, ministère des Affaires culturelles, 1973.

(4) Boulonier Georges, *Les Comores : le Centre national de documentation et de recherches*, Paris, Unesco (« Rapports techniques », PGI/79/158), 1979.

L'article de Monsieur P. Vérin, professeur à l'Institut des langues et civilisations orientales, intitulé « Observations sur la forteresse ancienne de N'guny », sera présenté à nos lecteurs dans le n° 64 de R.p.c. (octobre-novembre-décembre 1983).